

Noël de guerre (1916).

Une vision du bonheur par le facteur des Postes

La proximité de la Noël 2016 rendait absolument nécessaire la mise en lumière d'une archive cinématographique exceptionnelle à plusieurs titres.

D'abord, parce que dans le cadre du centenaire de la Première Guerre mondiale, pour lequel La Poste a été déclaré « grand mécène » de la mission coordinatrice de l'Etat, l'entreprise se devait de souligner les efforts de valorisation de patrimoine, au sens large. En effet, le film dont il va être question fait partie d'un coffret collector édité par Pathé en 2014. Il contient principalement une version restaurée des *Croix de Bois* (1932) réalisé par Raymond Bernard, d'après le roman de Roland Dorgelès édité en 1919 sur son expérience traumatisante du front. A ce document cinématographique s'ajoute une mise en contexte historique réalisée par l'historien Laurent Véray, remarqué également à l'occasion d'un partenariat fécond avec La Poste puisque son précieux documentaire, *La Cicatrice, Une famille dans la Grande Guerre*, reconstituant la vie d'une famille dispersée pendant le conflit à travers la correspondance du clan, a été soutenu par la Fondation d'entreprise¹.

Accompagnant le cœur de ce coffret, se trouve un supplément matérialisé par quatre courts-métrages muets. Traitant aussi bien de sujets de société que de la guerre, issus des archives Pathé, ceux-ci ont été restaurés, remis en musique. Ils ont pour titre *Pour le Pays* (1915), *Le Passeur de l'Yser* (1916), *Les petits soldats de plomb* (1916) et *Noël de guerre* (1916).

Ensuite donc, parce que ce dernier film, court-métrage muet de dix-huit minutes, constitue assurément un bijou présentant un point de vue inattendu quant à la perception du rôle de la Poste dans le quotidien des Français en guerre.

Une œuvre artistique rare

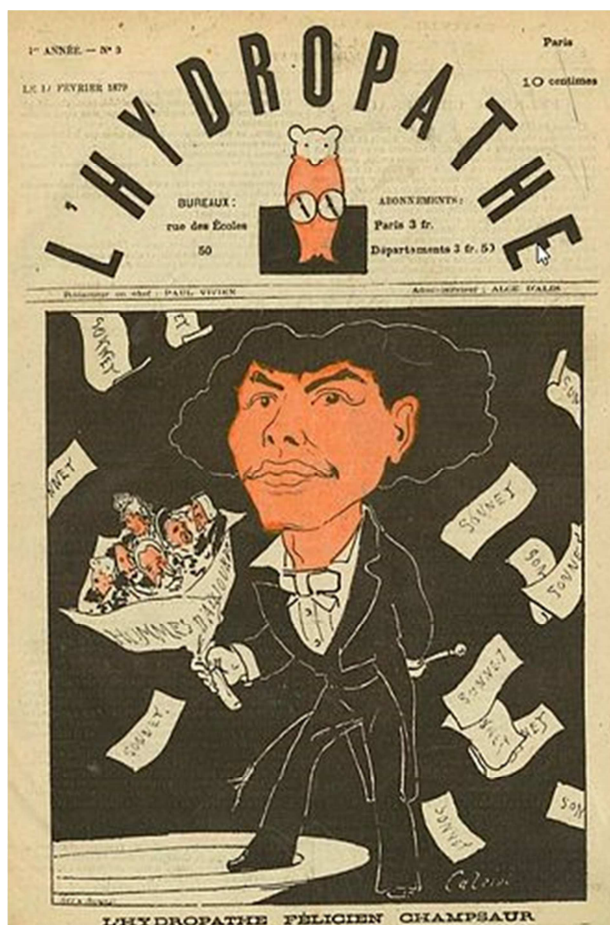
Ce film est tiré d'une œuvre littéraire. En effet, il s'agit de l'adaptation d'un conte écrit par Félicien Champsaur, né en 1858 et mort en 1934. Journaliste, essayiste, poète, l'homme est une personnalité majeure dans la France culturelle d'avant-guerre. Il a déjà à son actif la co-fondation du magazine satirique *Les hommes d'aujourd'hui* (1878-1899), dont il écrit personnellement certains des textes, tout en collaborant avec l'un des célèbres dessinateurs et caricaturistes du temps, André Gill, qui les

¹ *La Cicatrice. Une famille dans la Grande Guerre*, Laurent Véray, coproduction CinéTévé, ECPAD, CNDP, avec la participation de France Télévisions et le soutien de La Fondation d'entreprise La Poste, janvier 2014.

illustre. Champsaur est également un auteur prolifique de pantomimes, de pièces de théâtres, de ballets, de fictions et romans clownsques comme de textes journalistiques. On relève près de 194 occurrences le concernant dans le fichier des auteurs à la BNF, ce qui, si on enlève les doublons et rééditions, témoigne tout de même d'une production importante depuis l'âge de ses 20 ans jusqu'à sa mort.

Il est intéressant de noter que Champsaur compte parmi ses fréquentations, le visionnaire Albert Robida, romancier et essayiste du futur. Dans le club littéraire des hydropathes dont le fonctionnement intellectuel est hiératique et court (1878-1880, 1884), il fréquente aussi, par exemple, Sarah Bernard et Alphonse Allais.

Félicien Champsaur, par le journal *L'hydropathe*



Source : Gallica

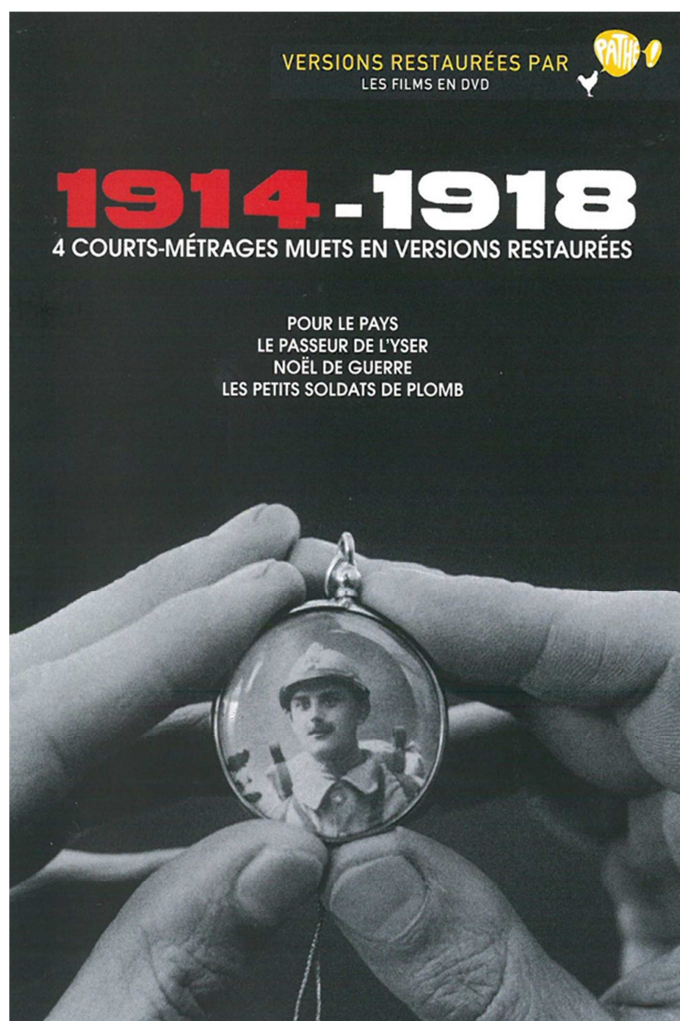
Tant et si bien qu'en 1899, le guide *Paris-Parisien* le considère déjà comme une « notoriété des lettres », en soulignant son « parisianisme raffiné » et son « féminisme aigu ». Du journalisme au roman en passant par l'écriture poétique, dramaturgique ou pantomimique, Félicien Champsaur laisse à la postérité une œuvre artistique bigarrée et éclectique. Entremêlant romans et diverses productions

comme des articles, poèmes, pantomimes, ballets et partitions musicales, s'appropriant une dimension plastique diffusée par la prolifération d'illustrations et de mises en pages audacieuses, il incarne alors une liberté romanesque inédite, caractérisée par une liberté d'expression formelle résolument moderne. Il est réputé pour son outrecuidance, voire son esprit libertin et espiègle.

Un film dans l'air du temps

Si on ne dispose pas d'une information personnalisée sur le réalisateur qui est mentionné comme inconnu, on sait en revanche que *Noël de guerre* a été réalisé par l'agence générale cinématographique (AGC). Cette agence compte parmi celles ouvrant à la propagande en tant de guerre, sans pour autant filmer la guerre, mais en promouvant des fictions faisant oublier aux spectateurs le contexte de la guerre comme des séries policières, des comédies ou des mélodrames.

Jaquette du DVD des courts métrages



Source : Pathé Productions

Le réalisateur se confond-il avec le producteur et distributeur, dont on sait qu'il s'agit de Georges Lordier² ? C'est une possibilité à ne pas écarter, vu le pedigree artistique du personnage. Depuis le début de la décennie 1910, il a déjà fondé plusieurs cinémas dans la capitale. Il œuvre parallèlement comme metteur en scène chez Pathé : à ce titre, il réalise près de 300 chansons illustrées et entreprend des tournées de « pièces parlées » dès 1917, sur le mode des « ciné-déclamateurs » russes. Enfin, il est contributeur technique à l'occasion de deux films de propagande sorti en 1917, à savoir *Le Père la Victoire* », de Paul Franck et, *Quand Madelon...*, de Roger Lion. *Noël de guerre* lui sert-il dès lors de galop d'essai en matière de film propagandiste ? Cette question revient à évoquer les contextes, militaire, social et postal, qui président à sa diffusion.

² François Albera et Jean A. Gili, « Dictionnaire du cinéma français des années vingt », 1895, n°33, juin 2001, 424 p.

Sur le plan militaire, en décembre 1916, 16 classes (de 1889 à 1916) représentant des hommes âgés de 20 à 45 ans, sont mobilisées, équivalant à 5,5 millions d'hommes sur les 8,7 millions qui seront appelés au total pendant toute la durée de la guerre. Surtout, cela fait quelques jours que la plus terrible des batailles de l'histoire, autour de Verdun, s'est achevée, laissant plus de 360 000 soldats français morts et déposant une chape de plomb morbide sur l'ensemble du pays.

Socialement, la séparation des familles est désormais ancrée dans le paysage national. La guerre, que l'opinion publique estimait lors de l'été 1914 comme ne devant pas excéder six mois et rendant les soldats à leur famille à la Noël 1914, dure en réalité depuis deux ans... Malgré l'instauration des permissions en juillet 1915, l'absence des hommes, loin des foyers, est donc durable et pesante... Le film se fait clairement l'écho de cet état, en présentant le petit André et sa maman, dans une posture d'attente du retour du papa / mari affecté au front. Le dénuement et la privation constituent les affres du quotidien, à la fois pour le petit André qui envie tellement les jouets neufs en vitrine alors que les siens sont usés, autant que pour sa maman qui s'échine à de menus travaux de couture afin de glaner quelques revenus de subsistance.

Postalement, les institutions sont sous tension³. La Poste aux armées doit prendre en charge un flux continu de lettres montant et descendant : le 15 décembre, l'hôtel des Postes de Paris a trié 3 700 000 lettres et s'attend à un million de plus pour Noël. Quant à Paris-Conservatoire, il n'espère pas dépasser les 900 000 paquets à traiter les 23 et 24 décembre, ni autant les 30 et 31 décembre. En plus de la franchise appliquée au courrier des poilus dès août 1914, les paquets-poste ont aussi bénéficié d'allègements tarifaires depuis un an. En juin 1915, la loi a autorisé les familles de quatre enfants au moins, qui bénéficient des allocations militaires, à envoyer gratuitement et une fois par mois, un paquet de moins d'1 kg, vers le front. En décembre, une autre a autorisé l'envoi gratuit des mêmes paquets aux militaires de la zone des armées pour la période de fin d'année (un à Noël, un le jour de l'AnN). Au printemps 1916, l'autorisation a été donnée aux militaires d'envoyer gratuitement, en juin et septembre, un paquet-poste (réglementairement de moins d'1 kg) de linge sale à leurs familles. Tant et si bien que la Poste civile, qui voit passer tous ces objets par ces canaux, ploie autant que la Poste aux armées.

Les images d'Epinal postales

Cette ère du « paquet facile », on la retrouve évoquée en creux dans la scène finale où le facteur apporte le cadeau de Noël tant espéré par le petit André à l'occasion d'une tournée exceptionnelle et individuelle improvisée pour l'occasion. Mieux et plus largement, cette époque du « courrier facile », dont le destinataire ne se retrouve jamais en défaut car les fins limiers de la Poste parviennent toujours

³ Peggy Bette, Amandine Le Ber, Nadège Schepens, Benjamin Thierry, Sébastien Richez, *Les Postes dans la guerre 1914-1918*, Paris, n°17 des Cahiers pour l'histoire de La Poste, 2014, 156 p.

à le retrouver, est identifiée dans la scène du postage. Le garçonnet porte sa lettre non mise sous enveloppe, et encore moins cachetée ni affranchie... alors que chacun connaît pertinemment depuis le milieu du XIX^e siècle, surtout les élèves de la République à qui on apprend via les programmes scolaires, les bonnes pratiques pour expédier du courrier ! L'expression populaire « simple comme une lettre à la poste » prend tout son sens dans ce geste.

Celui-ci avait succédé d'ailleurs à un autre geste symbolique, celle de l'expédition de la lettre au Petit Jésus. A notre connaissance, ce film constitue la première évocation cinématographique et artistique de cette pratique ancrée dans les familles depuis au moins le dernier tiers du XIX^e siècle. Pour la Poste, cette illustration forme un socle prémonitoire, qui précède de quarante années les premières interventions révélées par l'histoire, faites par des postières dans le courrier local des enfants⁴... De plus, cette scène prend place précisément 46 ans avant l'ouverture effective du secrétariat du Père Noël, tellement d'actualité à l'heure où s'écrivent ces lignes en décembre 2016.

Outre la symbolique de Noël, le film évoque par courtes pastilles, différentes scènes du travail de la Poste civile à Paris, comme celle du relevage de la boîte à lettres par un facteur. On y décèle celle-ci incrustée dans un lampadaire-colonne de rue. Le facteur y prend une posture légèrement fléchie, déployant sa large besace de collecte pour y placer les grandes poignées de courrier capté dans le réceptacle qu'il a initialement ouvert avec une clé spéciale. Ce genre d'installation postale n'était pas rare dans la capitale : trônaient également des boîtes aux lettres fixées aux murs, les mougeottes⁵, ou d'autres reposant indépendamment sur piédestal, les symianettes dites « boîtes au coq ».

De même on visionne le départ du facteur de son domicile vers son travail : une évocation somme toute banale et commune à tous les travailleurs, mais qui permet d'attirer l'attention sur le morphotype du fonctionnaire. Là, il est incarné par un postier âgé, n'appartenant pas aux classes d'âge mobilisables et effectivement mobilisées en 1916, soit au front, dans la réserve ou dans la territoriale. Cela revient à dire qu'il dépasse théoriquement l'âge de 46 ans. Quoi qu'il en soit, et contrairement à ce que mentionne le résumé du film « un vieux militaire responsable du tri postal », le personnage évoqué est un postier, un civil resté à sa tâche : il est un simple facteur, pas plus responsable du tri effectué dans l'arrière salle du bureau de poste que les autres hommes aperçus autour de lui dans la scène du tri. Celle-ci témoigne de la présence des femmes au travail au sein des PTT. Et particulièrement pour le traitement du courrier dans les bureaux de poste où elles jouent les petites mains depuis le début de la guerre, rôle salué par les plus hautes autorités morales de la nation⁶. On décèle le caractère « auxiliaire » de ces femmes, en traditionnelle blouse de travail, mais sises à l'arrière-plan. Une parmi

⁴ Inés de La Ville, Antoine Georget, *Le Père Noël de la Poste. La surprenante histoire de son secrétariat (1962-2012)*, Bruxelles, PIE Peter Lang, 2014, p. 26 et suiv.

⁵ *Revue Encyclopédique. Recueil documentaire universel et illustré*, 1899, Paris, Larousse, tome IX, p. 823. « Mougeotte (n.f., de Mougeot, nom propre). Néologisme. Boîte aux lettres privée, dont l'initiative est due à M. Mougeot, sous-secrétaire d'Etat au ministère des P&T, et que tout propriétaire de maison, tout négociant, peut installer à sa porte ».

⁶ Conférence d'Alfred Capus, de l'Académie française, « Le personnel féminin des PTT pendant la guerre », 1914, 14 p.

elles pourrait-elle être une veuve de guerre ? En tout cas, l'hypothèse est vraisemblable puisque la législation a été modifiée à dessein dès octobre 1915⁷.

Dans la reconstitution sommaire de cette arrière-salle, la scène de la découverte de la lettre du petit André par les postiers met en exergue deux dimensions. La première est humaine, lorsque qu'entrent en collision les moqueries des collègues au moment à la lecture de la lettre, le dédain pour celle-ci et le désintéret apparent qu'appelle la reprise du travail, et, le regard illuminé et bienveillant, penseur et serein, du facteur. Il sait déjà la contribution qu'il va pouvoir donner à la lettre tout en l'extrayant discrètement des rebuts.

La seconde dimension est administrative et technique. Contrairement à d'autres scènes, rien ne semble tout à fait réaliste dans celle-ci. D'abord parce que les postiers se font théoriquement un devoir de ne pas violer la correspondance. Mais la nature humaine est ce qu'elle est, et ce courrier se trouve offert à la curiosité de l'esprit car -il n'est pas sous enveloppe... Ensuite parce que le processus de mise au rebut est bien plus complexe qu'une « lettre mise à la poubelle » (bordereaux, contrôleur, etc.), tel que le panier à rebut l'évoque. Surtout parce que le gentil facteur empoche avec lui la lettre...

Jamais, dans son histoire depuis la première moitié du XIX^e siècle, aucun manuel, ni vade-mecum n'a enjoint au facteur d'être gentil, aimable, serviable. Tout au plus celui-ci devait respect et déférence aux maires, nommés jusqu'au milieu des années 1880, dont il était le garant de continuité administrative par la transmission des documents officiels. Ces inflexions de caractère ou comportementales relèvent de chaque fonctionnaire. Il se trouve que la nature même du métier du facteur, au contact quotidien des citoyens, lui a fait naturellement soupeser les avantages et inconvénients qu'il tirerait de tel ou tel penchant. Aussi bien pour la renommée de son administration, que pour la qualité de ses étrennes au moment du calendrier de fin de d'année, dont il jouit sous la forme renouvelée de- « l'almanach des Postes » depuis la deuxième moitié des années 1850⁸, il a largement opté pour la bonhomie...

Ce virage de la fin de l'année, qui commence bien avant la période de l'Avent, matérialise le moment de grâce du facteur dans le contexte de la Première Guerre mondiale. En effet, depuis le début des hostilités, s'est développée une légende noire du personnage, trop souvent assimilé à la figure du messenger du trauma. Placé en bout de la chaîne des réexpéditions des lettres qui n'ont pas trouvé de destinataires dans les tranchées, il est devenu dès la fin de l'été 1914, le vecteur du morbide.

Cette tendance avait même imprégné les esprits à tel point qu'une chanson populaire en était née en 1915. Intitulée « Maman attend le facteur »⁹, les paroles explicites témoignent de l'angoisse, de la hantise des mères, mais plus largement aussi des femmes qu'elles soient filles ou sœurs, au quotidien, comme du drame qui se noue autour des allées et venues tant attendues et redoutées du facteur partout

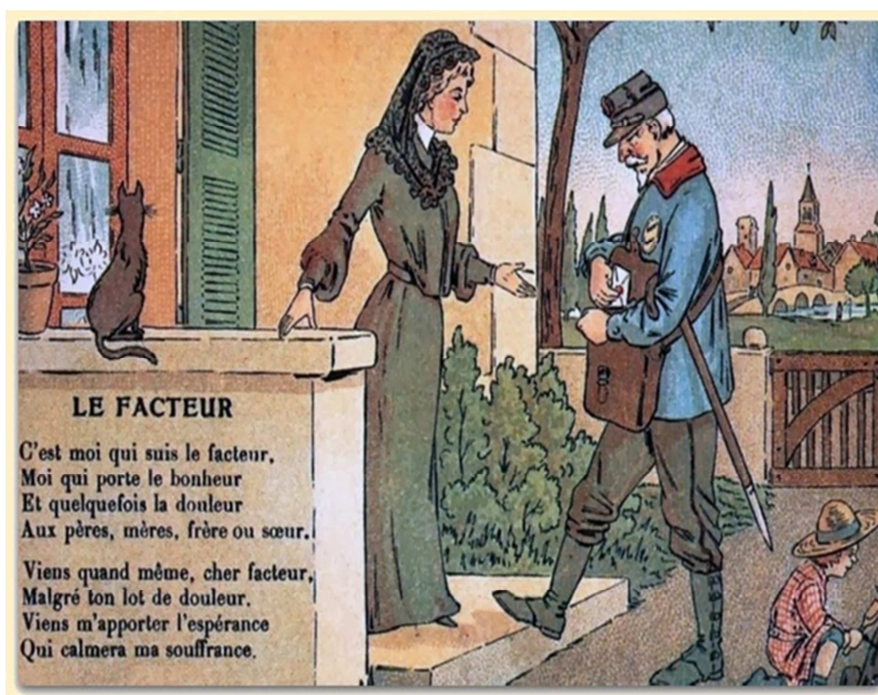
⁷ Peggy Bette, « De l'emploi prioritaire à l'emploi réservé : l'emploi des veuves de guerre aux PTT entre 1914 et 1939 », *Les Cahiers de la FNARH*, n°105, 2007, p. 3.

⁸ Sébastien Richez, « Le facteur rural des Postes en France avant 1914 : un nouveau médiateur au travail », *Le Mouvement Social*, n°218, janvier-mars 2007, p. 29-44.

⁹ Gallica, « Maman attend le facteur », paroles et partition musicale, 1915.

en France. Face à cette perception du drame qui se joue, *Noël de guerre* vient fondamentalement en contrepoint redorer l'image d'un fonctionnaire digne au travail, capable aussi d'être un intercesseur des joies dans une société apitoyée.

L'iconographie populaire sur le facteur, messenger du trauma pendant la Grande Guerre



Source : bibliothèque de documentation internationale contemporaine (BDIC)

Cette représentation du facteur faisant le bonheur d'un enfant constitue aussi un espoir, telle une porte ouverte vers un aboutissement que chacun espère proche. Ce bonheur de l'après-guerre est guetté impatiemment par les Français, après deux années de guerre, alors que six mois étaient évoqués initialement.

Ainsi, *Noël de guerre* s'avère parfaitement endosser son rôle de film de propagande. Il invite à présenter une version angélique d'une administration civile tendue vers la satisfaction des besoins des Français. Mais cette propagande dépasse cette mission initiale dans le sens où le film vient aussi

illuminer le rôle spécifique du facteur, qui se fait livreur, à travers la sensibilité propre d'un homme. Un rôle qui est alors fortement terni par la morbidité due à la violence inouïe des combats. Enfin, ce film de 1916 fait écho à celui beaucoup plus récent réalisé par Jean-Pierre Jeunet et sorti en 2004, *Un long dimanche de fiançailles*, à partir du roman éponyme de Sébastien Japrisot paru en 1991. A la fin du film, le réalisateur y montre un facteur décomplexé, sous les traits de Jean-Paul Rouve, pédalant « à toute berzingue » pour parvenir jusque dans la cuisine familiale, afin d'y apporter le courrier solutionnant l'énigme. L'évocation, hors de proportion par rapport à la réalité d'alors, de cette immixtion dans l'intimité même du domicile des parents de l'héroïne, finit par témoigner de l'extrême et familière proximité – certains le qualifieront plus tard de lien social- endossée par le plus populaire des fonctionnaires au XX^e siècle.

Sébastien RICHEZ